



VOL. IV.—No. 52.

MONTREAL, JEUDI, 25 DECEMBRE, 1873.

ABONNEMENT, D'AVANCE, \$3.00.
PAR NUMERO, 7 CENTIMS.

A. M. L'ABBÉ C. TANGUAY

AUTEUR DU DICTIONNAIRE GÉNÉRALOGIQUE DES FAMILLES
CANADIENNES

Quand l'Histoire, prenant son austère burin,
Des âges qui s'en vont, sur ses tables d'airain,
Fixe l'empreinte ineffaçable,
Son œil grave et serein n'a pas de trahisons,
Mais, forcé d'embrasser d'immenses horizons,
Il néglige le grain de sable.

Le pic au front altier lui cache le sillon ;
Elle n'aperçoit point le timide oisillon
Qui bâtit son nid dans les seigles ;
Son fier regard qui va de sommets en sommets,
Toujours tourné là-haut, ne s'arrête jamais
Qu'à regarder voler les aigles.

Empereurs, potentats, capitaines fameux,
Chefs d'un jour, surnageant sur les flots écumeux
Des déchainements populaires,
Éclatante victoire ou drame ensanglanté,
Grands hommes ou hauts-faits ont seuls droit de cité
Dans ses annales séculaires.

Quand Turenne, frappé d'un boulet de canon,
Bend l'âme au champ d'honneur, elle redit son nom
Et va s'incliner sur sa tombe :
Elle donne des pleurs au général mourant,
Mais passe sans regrets, d'un pas indifférent,
Devant l'humble conscrit qui tombe.

Les peuples, sous ses yeux, roulent en tourbillon ;
Et, comme, lorsqu'au loin défile un bataillon,
Les hauts cimiers seuls sont en vue,
Des héros et des grands elle compte les jours ;
Mais des petits, hélas ! oubliés pour toujours
La masse est à peine entrevue.

Amant passionné des temps qui ne sont plus,
Quand j'évoque, rêveur, des siècles révolus
L'image au fond de ma mémoire ;
Ou quand, ceignant le front de nos nobles aïeux
D'un diadème d'or, Garneau fait sous mes yeux
Surgir tout un passé de gloire ;

Alors, dans les reflets d'un songe vaporeux,
Je vois passer au loin les mânes de nos preux,
En cohorte resplendissante,
Jetant à l'Angleterre un sublime cartel,
Et gravant sur nos bords un poème immortel,
De leur épée éblouissante.

Je compte nos grands noms, soldat, prêtre, trappeur,
Pionniers, chevaliers sans reproche et sans peur,
Tous ceux dont notre orgueil s'honore :
Depuis l'humble martyr qui convertit les cœurs,
Jusqu'au vaillant tribun foudroyant nos vainqueurs
Des éclats de sa voix sonore.

Mais, dans les rangs pressés de ce groupe charmant,
D'un regard anxieux, je cherche vainement,
Quel que soit le livre que j'ouvre,
Tous les héros obscurs qui, pour ce sol naissant,
Versèrent tant de fois leurs sueurs et leur sang,
Et qu'aujourd'hui l'oubli recouvre.

Ils furent grands pourtant ces paysans hardis
Qui, sur ces bords lointains, défèrent jadis
L'enfant des bois dans ses repaires,
Et, perçant la forêt, l'arquebuse à la main,
Au progrès à venir ouvrirent le chemin.
Et ces hommes furent nos pères !

Quand la France peuplait ces rivages nouveaux,
Que d'exploits étonnants, que d'immortels travaux,
Que de légendes homériques,
N'eurent pour tous héros que ces preux inconnus,
Soldats et laboureurs, cœurs de bronze venus
Du fond des vieilles Armoriques !

Le temps les a plongés dans son gouffre béant. . . .
Mais d'exhumer au moins leurs beaux noms du néant,
Qui fera l'œuvre expiatoire ?
C'est vous, savant Abbé ! c'est votre livre, ami,
Qui se fait leur vengeur, et répare à demi
L'ingratitude de l'Histoire !

LOUIS-H. FRÉCHET.

LE CHEVALIER DE MORNAC.

DRAME EN CINQ ACTES ET SIX TABLEAUX, PAR
M. JOSEPH MARMETTE.

Ce drame, monté par M. Maugard, de la Compagnie Française, qui continue à rendre service au répertoire canadien, devait attirer ce public d'élite qui a conservé les bons souvenirs des comédies de MM. Marchand et Auger et des mélodrames de M. Tanguay.

Tout Québec était donc au théâtre, mardi soir, et c'était vraiment plaisir de voir cette foule de graves législateurs, de jolies femmes, d'électeurs et de ministres arrivés ou arrivants, applaudir à qui mieux mieux cette première représentation du "Chevalier de Mornac," grand drame que M. Marmette a tiré de son dernier et, à mon avis, de son meilleur roman. Il analyse lui-même son œuvre, dans une préface pleine d'érudition.

— "Ce que je veux peindre, dit-il, c'est cette vie d'alarmes, d'embûches et de luttes terribles dont est toute remplie l'héroïque époque qui précéda l'arrivée du régiment de Carignan ; les craintes des habitants des villes, les incessants dangers du colon isolé dans les campagnes et souvent hors de la portée de tout secours ; puis à côté de cette existence parsemée d'épouvante, mais qui rendaient cependant supportable encore certaines jouissances de la civilisation, les mœurs ou plutôt les coutumes barbares des tribus iroquoises ; les marches forcées et pénibles de leurs prisonniers de guerre ; les malheurs et la dispersion de la nation huronne, les tortures des captifs, leurs souffrances dans les villages iroquois ; les longues nuits d'insomnie dans les ouigouams enfumés, les raffinements de cruauté des vainqueurs sur leurs prisonniers sauvages ou blancs ; l'admirable courage de ces derniers au milieu de souffrances, de tourments inouis ; enfin la marche stoïque de la civilisation contre la barbarie aux abois ; et pour adoucir les sombres couleurs d'un pareil tableau, l'insouciant gaité gauloise accompagnée d'un amour pur ; fine fleur de chevalerie française, aux parfums pénétrants et salutaires comme l'image de Béatrix que Dante emporte en son âme pour mieux endurer la vue des horreurs de l'enfer."

Avec semblable croquis, l'espace et les moyens ne pouvaient guère manquer à l'imagination créatrice de M. Marmette, qui a su s'acquitter de sa tâche en serrant toujours de près la vérité historique, y mêler de savantes recherches, et nous faire rire à belles dents en groupant toute l'intrigue autour du chevalier Robert du Portail de Mornac, un des "caractères les plus délicieusement gascons" de cette époque gasconnante.

Véritable fils des bords de la Garonne, le sandis, le cadésis et le cap de dious ! toujours accrochés au bout de sa railleuse moustache, la garde-robe en revanche accrochée nulle part, le porte-monnaie vide et le cœur plein d'amoureuses pensées, l'âme de courage, la tête de verve et "d'insoucieuse gaité," ce chevalier de Mornac, favorisé sans doute par la bonne étoile de messires ses nobles aïeux, s'installe sans façon dès le premier chapitre du roman, et dès les débuts du drame—car je veux rendre compte de l'un et de l'autre—chez maître Jacques Boisdon (Rousseau), premier du nom, et souche glorieuse de Jean Boisdon II, qui sera de si mésaventureuse mémoire du temps de François de Bienville.

Robert arrive en droite ligne de Versailles, d'où il s'en

est venu guerroyer les pays de Nouvelle France, et, en attendant la gloire, il s'escrime bravement contre une des énormes omelettes de la mère Pétue Boisdon, tout en lorgnant de l'œil la grande place du marché, ce qui l'amène à se dire familièrement à lui-même :

— Cap de dious ! Mornac mon bon ! voici de bien curieux personnages !

Bien curieux, en effet, pour un Gascon sortant de la cour, car c'était la députation iroquoise qui s'en venait demander la paix à M. de Mézy, et vous voyez d'ici le chevalier bouclant son épée, cherchant au fond de sa malles un pli que Colbert lui a confié pour messire le gouverneur, puis emboitant le pas derrière les moricauds d'Agnier, pour se rendre au Château St. Louis, et ouvrant des yeux "grands comme des piastres d'Espagne," pendant que les guerriers indiens haranguent sans pitié Ononchio, et lui fument au nez cent et un calumets de paix. Nécessairement, après un exercice aussi violent, il est hygiénique de humer l'air frais du fleuve, et tout honnête maître de maison aurait été de l'avis de M. de Mézy en faisant aérer son salon. Une porte à deux battants donnait sur un balcon. On l'ouvre, et tout le monde circule sur la terrasse, les Agniers en attendant les rafraîchissements, Mornac en se pâmant d'aise devant le tableau magique que la nature lui a mis sous les yeux ; lorsque crac ! patati ! patatras ! ambassadeurs, balcon, officiers, et valets culbutent en bas du cap, et voilà le noble chevalier Robert du Portail de Mornac servant de haquenée à Griffé-d'Ours dit la Main-Sanglante, et donnant une chevauchée à ce farouche guerrier qui, "avait fait brûler à petit feu 80 hommes aux mânes d'un de ses frères, tué en guerre, et massacré 60 autres de sa propre main."

Même de nos jours, cette position aurait été embarrassante pour un de nos petits marquis, on conçoit donc tout ce qu'elle avait d'humiliant pour un superbe fils de croisés.

— Mordious ! s'écriait-il, en se démenant comme un diable ; allez-vous descendre de sur mon dos ! Eh ! là sandis ! monsieur le sauvage, vous n'êtes pas une plume, savez-vous ? Cap de dious ! vous m'éreintez !

Et l'enfant des bois de rouler désarçonné par sa noble monture, pour se relever aussitôt, et mieux rouler le soir même sous les tables de l'hôtellerie Boisdon, où il se grise en compagnie de Mornac, et par manière de plaisanterie indienne, essaie de scalper Robert, qui se contente de pousser du pied le guerrier ivre-mort, et de grimper à sa chambre faire un brin de toilette, car il y a bal ce soir chez M. Ruette d'Auteuil. Mais avant d'arriver chez le conseiller, il va falloir passer par d'autres aventures.

Griffé-d'Ours s'est échappé de chez Boisdon, et comme chez lui le vin est devenu de plus en plus plaisant, il est en train de le prouver un peu trop galamment à mademoiselle de Richécourt qui se rend, elle aussi, chez M. d'Auteuil. Mornac tombe à coup de pommeau d'épée sur l'intrus, offre son bras à mademoiselle l'inconnue, et comme Dieu a toujours protégé la Gascogne, le chevalier découvre, avant de pénétrer dans les salons du conseiller, que celle qu'il a sauvée des pattes de Griffé-d'Ours, est sa cousine-germaine. Vive Dieu ! comme le cadet gascon a encore le cœur chaud et bien fait, voilà l'intrigue nouée, et Mornac peut s'avouer ce soir-là, en s'endormant—

— C'est égal, cap de dious ! ma première journée passée à Québec est assez bien remplie ! Dégringolade du haut,